

Un très bel article paru en avril 1927 dans le journal « L'Illustration » relate le drame de cette terrible tempête (texte fourni par Emmanuel Le Bolzer).

« A parcourir les ruelles étroites du petit village de Tréboul, dont les maisons blanches semblent se pâmer sous la caresse du soleil d'avril ; à voir dans le petit port asséché les troupeaux de barques au repos, couchées dans la vase verdâtre, on ne se douterait pas que nous sommes au pays de la Mort.

Et pourtant, derrière chaque porte close, on pouvait entendre, il y a quelques semaines, des sanglots de veuves : « Une quarantaine de dundees, écrit M. Halma du Fretay, maire de Ploaré, dans l'Echo de Paris, avaient levé l'ancre avant la tempête dans les ports de Douarnenez et Tréboul pour s'en aller jeter leurs filets à maquereaux entre Ouessant et l'Angleterre. » Hélas ! La bourrasque se leva, soudaine ; un dundee, le Petit-Jojo, rentra le premier, son pavillon en berne. Il lui manquait trois hommes. Le Mon-Désir en laissa quatre au fond des flots. Et cette rançon ne suffisait pas à la Némésie ancestrale. Voici en effet ce qu'écrivait d'autre part, dans le Progrès du Finistère, le recteur de Tréboul : « La tempête avait été affreuse dans la nuit du 31 mars au 1^{er} avril... Onze fois, déclarait un vieux marin, au plus fort de la tempête nous avons senti, avec terreur, le plancher du pont se dérober sous nos pieds et s'enfoncer dans la mer, au point que nous ne voyons plus aucun bordage et que nous étions dans l'eau jusqu'à hauteur de la poitrine, balayés à chaque instant et recouverts complètement par la vague. Nous nous croyions perdus et nous l'étions certainement si toutes les écoutilles du pont n'avaient été fermées soigneusement par les mousses qui tremblaient de frayeur dans le fond. La perte totale du Telen-Mor, avec ses dix-huit hommes d'équipage, doit provenir, dans ces conditions, d'une écoutille mal fermée qui permit à la mer d'envahir l'entrepont. »

Depuis le 1^{er} avril, on est sans nouvelles de ce navire. On le considère aujourd'hui comme perdu corps et biens. Et c'est pourquoi, l'autre matin, à l'église de Tréboul, Mgr Duparc, évêque de Quimper, était venu apporter aux familles éprouvées un secours matériel important, sa parole paternelle et sa bénédiction pastorale pour les vivants et pour les morts.

Un service solennel a été célébré pour l'âme des disparus. L'église avait revêtu ses ornements de deuil : autel voilé de tentures noires lamées d'argent, catafalque au baldaquin tendu de noir, cierges clignoatrntrts...

L'église étant trop petite n'avait pu recevoir dans son vaisseau étroit que les veuves et les orphelins, les parents et les amis intimes des victimes, les élus municipaux...

L'assistance était surtout faite de femmes en deuil, debout ou agenouillées sous l'ample cape des veuves à large capuchon noir... Toutes semblables sous la même « vêtue » sombre, les yeux rougis, le visage hâlé, les mains égrenant le chapelet...

Al'issue de la cérémonie, Mgr Duparc monta en chaire, et d'une voix brisée par l'émotion, il commença la prière dominicale. Des sanglots étouffés coupèrent la voix de l'évêque qui acheva en proie à la plus vive émotion et donna l'absoute finale coiffé de la mitre d'argent et de la lourde chape funéraire.

Le lendemain était célébré un nouveau service religieux « recommandé » par le conseil municipal de Tréboul. A l'issue de la cérémonie eut lieu une procession au cimetière...Le clergé, précédé de la croix processionnelle et suivi de tout un peuple en deuil, s'avance par les chemins pittoresques bordés de versants gazonnés où des sapins maritimes dressent leur sombre silhouette. Le cimetière de Tréboul est accroché, de la manière la plus pittoresque, au flanc d'une colline qui domine la mer. Au milieu des croix se dresse le monument aux morts de la guerre au pied duquel on dépose la couronne de fleurs violettes offerte par le conseil municipal.

Le clergé, la foule des femmes en capes de deuil entourent le monument et se massent entre les pierres tombales. Le spectacle est émouvant. Ces formes noires aux cagoules monacales font un saisissant contraste avec l'éclat des allées couvertes de sable blanc et les marbres de neige... En face, c'est la mer - une mer voilée, d'un bleu très pâle - où se détache l'îlot vert du Coulinée qu'encadrent, à gauche, les rochers bistrés de la côte, à droite la ligne des sapins et des tertres gazonnés des collines : au fond, c'est le promontoire de la Chèvre, à l'horizon, baigné dans une lumière opaline...Des barques se balancent mollement sur la surface unie aux clartés méditerranéennes. Le chant du Libéra s'élève grave et douloureux sous le ciel voilé de grisailles. Des gémissements de femmes se mêlent aux notes funèbres. Pas de curieux, seulement des âmes que la tristesse accable...Une nature sereine qui semble indifférente à tant de peine.

Tableau unique que, dans un instant, l'heure qui passe va détruire et que nous essayons de retenir dans un réseau de mots qui rendent mal et tant de misère humaine et tant de grandeur.

René Villard – avril 1927 – L'Illustration